Première Année. — N° 12. LIBERTÉ — EGALITÉ — JUSTICE Dimanche 17 Juin 1883.

LA LUTTE

Organe Anarchiste

Le N° 10 Cent. PARAISSANT LE DIMANCHE Le N° 10 Cent.

ABONNEMENTS

Trois mois ..... 1 fr. 50
Six mois ..... 3 fr. »
Un an ..... 6 fr. »
Etranger : *le port en sus*

BUREAUX ET RÉDACTION
26, — Rue de Vauban, — 26
LYON

RENSEIGNEMENTS

Pour toutes communications, s'adresser au siège social, rue de Vauban, 26, *tous les jours, de 10h. du matin à 10 h. du soir.*

ANNIVERSAIRE DE LA RICAMARIE

Aux Travailleurs de la Loire

ET A TOUS LES RÉVOLUTIONNAIRES

Il y a 14 ans, vos frères de la Ricamarie tombaient la poitrine trouée par les balles des soudards de l'Empire.

Vous savez quel avait été leur crime.

Ils avaient osé réclamer ce que vous-mêmes réclamez encore aujourd'hui.... et aussi inutilement qu'eux : *le droit de vivre en travaillant.*

Un lâche valet du bandit de Décembre, grisé par sa haine du peuple et l'espoir d'une... récompense, répondit à cette légitime et modeste prétention par le mot consacré : FEU ! et plus de vingt travailleurs, dont douze mortellement atteints, rougirent le sol de leur sang.

Au souvenir de ces faits douloureux, nous croyons qu'il est du devoir des travailleurs qui sentent aujourd'hui par leur propre misère combien était juste la cause de leurs frères assassinés, d'aller là où reposent leurs cendres, rendre un fraternel hommage à la mémoire de ces victimes du plus odieux des régimes, de ces matyrs du travail et de l'exploitation capitaliste.

En conséquence, nous vous donnons rendez-vous à la Ricamarie, le **dimanche 17 juin, à 4 heures précises** de l'après-midi.

La commission d'organisation.

L'ASSASSINAT DU 16 JUIN 1869

Il y a un an qu'un des vaillants compagnons, qui expient en ce moment, à Clairvaux, le crime d'avoir lutté pour l'émancipation des travailleurs, écrivait dans le *Droit social*, au sujet de l'assassinat dont nous agitons aujourd'hui le douloureux souvenir :

« Il est des morts dont il est bon « d'exhumer de temps en temps le « linceul sanglant en guise de drapeau, il est des morts sur les tombeaux desquels il est bon de mener de temps en temps les générations nouvelles, afin qu'elles « y puissent aiguiser leurs colères « et retremper leurs haines. »

C'est parce que nous pensons comme notre ami que nous venons aujourd'hui ouvrir cette page sanglante de l'histoire du prolétariat; heureux, oh oui ! bien heureux, si nous pouvions par le récit de cette affreuse tuerie exciter assez de haine vengeresse autour des lâches qui ont accompli le crime ou aidé à son accomplissement, pour qu'ils aient enfin à redouter de tomber à leur tour le ventre crevé par la balle d'un revolver ou la lame d'un poignard.

Et pour nous, ces lâches ne sont pas seulement ces brutes galonnées qui conduisaient les colonnes fratricides des 4e et 17e de ligne et dont voici les noms maudits : Gausserand, qui commanda le feu, et Franceschini, Caisso, Lesserteur, Monter, Dubau, et Eveillard, non, ces assassins ne sont pas les seuls passibles de la justice du peuple, il faut y joindre encore l'infâme Castaing, préfet de la Loire à cette époque, et les affameurs qui par leur rapacité avaient poussé leurs esclaves à la révolte.

Nous ne savons si ces bandits sont encore tous vivants, on nous a même assuré que le plus lâche de tous, peu de temps après avoir été décoré par son digne maitre, *pour sa belle conduite à la Ricamarie*, est tombé le dos percé par les balles de ses propres soldats, à Gravelotte ou ailleurs, mais nous nous proposons de savoir bientôt à quoi nous en tenir, car morts ou vifs, il nous les faut !

Le jour des terribles représailles approche, et si nous ne pouvons jouir du spectacle de la lente et lâche agonie de ces massacreurs, nous nous en consolerons en décrottant leurs charognes pour les porter à l'égout.

Qu'on ne crie pas à l'impiété, voici les faits.

Le 10 juin, après de nombreuses et inutiles démarches pour fléchir la rapacité de leurs employeurs et obtenir une légère augmentation de salaire, les mineurs de la Loire s'étaient mis en grève.

Naturellement, les gouvernants d'alors retirant — tout comme ceux d'aujourd'hui du reste — profit des sueurs et des privations des travailleurs, se déclarèrent solidaires des patrons et s'entendirent avec ceux-ci à l'effet de prendre les *mesures nécessaires* contre les grévistes.

Le 12, plus de 6,000 hommes, tant lignards que cavaliers et gendarmes, pris dans les garnisons environnantes et placés sous les ordres du capitulard Nayral, qui était général à cette époque, furent envoyés pour mettre à la raison les esclaves en révolte et intimider ceux qui n'avaient pas encore quitté la mine, ce qui n'empêcha point la grève — tant les mineurs étaient las de leur misère et de leur assujettissement —de prendre des proportions telles qu'à son troisième jour elle s'étendait dans tout le bassin de Saint-Etienne et bien avant dans celui du Gier.

Les troupes divisées cantonnaient de toutes parts. Chaque puits était entouré d'uniformes et de faisceaux menaçants, et quiconque osait s'avancer trop près de la sentinelle, s'entendait jeter brutalement ces mots : «Passe au large».

Des bataillons entiers occupaient Rive-de-Gier, Saint-Chamond, Firminy. La conduite des soldats, les trois quarts du temps ivres, l'insolence des officiers indignaient les habitants, et nous pouvons citer le nom d'une femme de Rive-de-Gier, qui sans l'arrivée inopinée de son fils, eût peut-être subi les brutalités lubriques d'un sergent-major de 24 ans, d'origine corse et dont nous regrettons de ne pas avoir le nom.

La femme dont nous parlons avait 60 ans et était infirme.

Ajoutons que le fils de l'insultée s'étant avisé d'aller porter plainte au capitaine, sous les ordres duquel se trouvait le trop ardent sous-officier, il lui fut répondu ceci par la brute galonnée : « Fous-moi le camp ! cochon, ou je te fais embrocher. »

Le préfet de la Loire, le trop fameux Castaing, se distinguait aussi de son côté.

Il avait fait afficher dans tout le département une proclamation qui n'était qu'un tissu de mensonges et d'infamies à l'adresse des mineurs en grève, et les journalistes descendus au rôle de vulgaires mouchards, remplissaient leurs feuilles vendues, de versions plus absurdes, plus mensongères les unes que les autres, et sachant bien que le sang coulerait, s'efforçaient de préparer l'opinion publique à donner tort aux victimes.

Le 16 juin vint enfin leur donner satisfaction, légèrement peut-être, car 11 cadavres, c'est peu, et s'ils lisent ces lignes, ils se diront ceci : que l'assassinat de la Ricamarie est trop petit devant celui de la Commune pour qu'il vaille la peine qu'on s'en souvienne.

Eh bien ! nous, nous nous en souvenons, et de celui-là et de tous les autres...

Donc le 16, vers les 10 heures du matin, quelques ouvriers ayant été envoyés par l'usine Holtzer et Dorian, charger du charbon au puits de l'Ourdaine, y trouvèrent un certain nombre de mineurs qui s'opposèrent à l'enlèvement du combustible.

L'ingénieur de la maison Dorian obligé de céder devant le nombre, se retira avec un air assez mécontent, et je ne suis pas éloigné de croire ce que me disait hier un vieux mineur qui faisait partie du convoi Holtzer-Dorian, à savoir que l'ingénieur, qui semblait très bien avec le capitaine Gosserand, était allé le trouver et en avait reçu la promesse que *les canailles recevraient leur affaire.*

Quoi qu'il en soit, lorsqu'à une heure les grévistes revinrent en un peu plus grand nombre que le matin auprès du puits de l'Ourdaine, afin de voir si le charbon n'avait pas été enlevé depuis leur départ, ils furent fort surpris d'y rencontrer un déploiement de forces beaucoup plus grand que le matin.

En effet, venant les relever ou les renforcer ce qui me semble plus admissible, trois compagnies du 17e de ligne étaient venues s'adjoindre aux trois compagnies du 4e qui gardaient le puits.

Sur un commandement des chefs, trop rapide et surtout trop bien servi pour ne pas avoir été décidé à l'avance, les troupes unies se développèrent instantanément en fer à cheval, et baïonnette en avant, entourèrent les grévistes.

Une trentaine de ceux-ci furent faits prisonniers, les autres s'échappèrent à travers champs et allèrent porter la nouvelle à La Ricamarie.

Un des gendarmes, qui parcou-

raient le pays et servaient d'estafettes entre les divers postes, étant venu informer le capitaine Gosserand, qui commandait la colonne emmenant les prisonniers, que les rues de La Ricamarie étaient pleines de mineurs qui n'avaient pas une attitude bien rassurante, le guerrier jugea prudent de ne pas s'aventurer dans ce village et fit passer sa troupe par un chemin détourné appelé : *chemin du Brûlé*.

Arrivé dans un endroit où le chemin enfermé entre deux longs talus forme un espèce de ravin, la troupe, composée d'environ deux cents hommes, fit halte.

A ce moment, les parents, les enfants, les amis des prisonniers se présentent devant la troupe et les réclament. Toutes les prières vinrent se briser devant l'insolente tenacité du capitaine qui était encouragé, disons-le à la honte des brutes qui le suivaient, qui était encouragé dans son lâche entêtement par l'attitude visiblement hostile de ses hommes dont les trois quarts avaient été soûlés le matin par les directeurs des mines.

La brute galonnée voulant enfin en finir, somma en termes des plus grossiers, la foule de se retirer.

« Rendez-moi mon mari », cria une femme.

« Et moi mon fils », ajouta en pleurant une pauvre vieille.

Rendez-les-nous tous, cria la foule.

FEU ! riposta le bandit . . . .

. . . . . .

Quand, vingt-cinq minutes après le crime, arrivèrent les journalistes qui, mêlés aux gendarmes et aux policiers rôdaient dans les environs, comme des hyènes à la recherche de cadavres, ces messieurs prirent les notes suivantes qu'ils publièrent le lendemain :

« Entre deux champs de blé,
« nous avons vu neuf victimes
« étendues sur le sol, à l'endroit
« même où elles ont été frappées,
« sept hommes et deux femmes,
« dont voici les noms :

« Fanget Jacques, femme Boi-
« leau, Franchon Joseph, Paulet,
« Choulat Claude, Goudon Antoine,
« Clémençon Claude, Revol Bar-
« thélemy.

« Deux blessés, transportés à
« l'hospice ont cessé de vivre peu
« après. Ce sont les femmes Revol
« et un enfant de trois ans, fils de
« la veuve Fleurine, *tué dans les*
« *bras de sa mère*, la mère elle-
« même atteinte dangereusement.

« En tout, onze morts. L'un
« d'eux a pu se traîner à cent mè-
« tres ; il est allé expirer au bout
« d'un chemin creux menant à la
« ville. »

Que voulaient donc ces mineurs?

Oh ! bien moins que ce qui leur était dû, qu'on en juge par ces lignes extraites du journal la *Loire* auquel nous avons emprunté les détails du massacre et qui était à cette époque le moniteur ordinaire des compagnies minières de la région et remplissait en ce temps-là, à l'égard des *ouvriers républicains* à peu près le même rôle dont s'acquitte si intelligemment aujourd'hui le *Petit Stéphanois* à l'égard des *ouvriers révolutionnaires*, c'est-à-dire celui de pourvoyeur des vengeances patronales.

Voici ce que disait *la Loire :*

Les réclamations des mineurs sont celles-ci :

1° La journée du travail fixée à 8 heures dans la mine et à 10 au dehors.

2° Le prix minimum des journées établi d'après le tarif suivant :

Pour les piqueurs, 5 fr. 50.
Mineurs et boiseurs, 5 fr.
Rouleurs de bennes, 4 fr.
Rebloqueurs, 3 fr. 50.
Ouvriers du dehors, 3 fr.

Les machinistes payés au mois à raison de 120 fr.

Ces réclamations sembleront plus que modestes pour quiconque sait les fatigues que supportent, les maladies et les infirmités que contractent, et enfin les terribles dangers que courent les travailleurs des mines.

Oh ! quand je songe à ces hommes, à face honnête et intelligente; quand je les vois se diriger vers les puits le dos courbé, couverts de haillons, les pantalons retroussés sur les sabots ébréchés laissant voir une partie du pied nu, décharné, écorché, saignant. Quand je les vois disparaître dans le trou béant, humide, sinistre, pour aller de leur pic fouiller les entrailles de la terre ou courir accroupis sur un wagonnet à travers les galeries basses, noires, boueuses, au fond desquelles tant sont déjà restés...

Ah ! je sens comme une fièvre de sang secouer tout mon être et brûler mon cerveau, ma pensée ne devient plus que colère et haine contre ces exploiteurs exécrables dont les souffrances de ces malheureux assurent le bien-être et permet à leur soif des jouissances de s'assouvir.

Ah ! compagnons, que je l'appelle de tous mes vœux ce jour où les esclaves de la mine entasseront au fonds des puits les gros ventres de leurs exploiteurs en souvenir des assassinés de La Ricamarie.

LE RÉGICIDE BIENFAITEUR

Nous ne concevons pas la différence et ne séparons pas l'humanité de la politique, nous disons que c'est humainement, c'est-à-dire pour amour même de l'humanité que nous avons haine du czar et que nous voulons la mort du czar pour consacrer toute vie humaine.

Un czar n'est pas un homme. Sa vie n'est pas humaine : Il est divin, inhumain, parce qu'il est surhumain. Sénèque a dit le premier : *Homo res sacra homini*, l'homme est sacré pour l'homme. L'homme oui, non le czar. Sénèque ne dit pas le czar, mais l'homme. Le czar qui se nie homme et se dit Dieu, qui se fait huiler sa face hypocrite par le prêtre, qui se proclame inviolable, irresponsable, saint et sacré, qui parle au pluriel, nous voulons, ordonnons, qui monte sur le trône et colonne et dit : « l'Etat c'est moi ! » Le czar étant ainsi plus qu'un homme et moins qu'un homme... et, vu ses dents et sa rage, doit être tué comme un chien enragé.

Et d'abord, en principe, l'homme, un être relatif et composite, ne peut rien poser d'absolu ni d'extrême. La raison, *ratio*, est sa mesure, sa règle, sa loi.

Si nous déclarons la vie de l'homme absolument sacrée, le droit même de légitime défense est crime, la guerre la plus juste, la plus utile, la plus nécessaire même, la guerre pour le droit a tort. Hé bien ! tant qu'il y aura besoin de repousser la force par la force, l'attaque par la défense, l'usurpation par la révolte, et l'invasion par la résistance, la vie humaine ne peut être sacrée, au contraire. Il y aura cas de mort ; mort d'homme ; c'est même la mort qui deviendra sacrée, l'arme sera sainte, il y aura, comme en 92, l'*arme d'honneur*, et autrement ce serait sacrifier tout à un, l'humanité pour un serait inhumanité pour tous, prix d'encouragement au plébicide, complicité du crime, résignation chrétienne qui, rendant le bien pour le mal, inviterait au crime !

Nous ne sommes pas christicoles, nous sommes justes, et par conséquent régicides. Le régicide est le chirurgien ; tant qu'il y aura chancre menaçant le corps social, il faudra l'opération. Le czar est un chancre mortel, il faut le supprimer.

Mais, disent hypocritement les jésuites, l'exécution n'est pas le meurtre. c'est le régicide légal, celui de Stuart et de Capet. D'accord, quand un peuple peut opérer légalement, c'est-à-dire collectivement, le procédé, plus officiel, plus solennel, n'en est que plus efficace et plus sûr ; mais il n'en est pas plus légitime, et même, il en est moins nécessaire; car si un peuple exécute collectivement, comme l'Anglais en 1648 et le Français en 92, c'est qu'il est plus fort que le roi, et dans ce cas, il peut, à la rigueur l'épargner. Mais quand le roi est maître de la loi et de la hache, le poignard ou le pistolet n'en est que plus méritoire ; car le mal est plus grave et le risque plus grand.

Nous disons donc que plus le roi est usurpateur et tyrannique, plus le régicide collectif est impossible, et plus le fait qualifié crime par la loi est sacré ; qu'en conséquence une République modèle, comme nous en avons une, ne doit pas punir, mais honorer ; qu'en pensez-vous, M. Grévy?

Mais pas du tout, MM. du gouvernement préfèrent conclure avec leur meute journalistique, pour la vie sacrée des czars.... Nous nous trompons et nous en demandons pardon aux susdits journalistes ; Jacomet est prêt, le glaive de la loi en mains, à requérir la mort contre tout homme qui n'est pas czar.

Bref, l'autorité se trouve aux prises avec la liberté. Opposition de force et cause de désordre mortel, si le conflit dure et ne finit pas par la victoire du droit. Or, comme le czar ne donnera jamais la République, non pas une République comme celle que nous possédons en France ; non, mais une vraie République, ce qui signifie chose publique, par conséquent appartenant à tous ; les nihilistes doivent la prendre, de là nettoyage de ce personnage abject, qu'on appelle ou plutôt qui se fait appeler czar. Contre la dernière raison des czars, la dernière raison des peuples : pistolet contre canon, petite balle contre boulet, pas de milieu.

Nous avons autant et plus que personne horreur du sang, du meurtre, et nous voulons autant que les philosophes et les poètes, l'abolition de la peine de mort. Mais contre le plus grand crime, il faut les plus grandes peines, et parce qu'il y a czar pouvant tuer avec toute la force sociale, armée, justice, police et banque à sa disposition pour assassiner le peuple, non seulement nous trouvons juste et sage, mais encore humain d'y apposer le régicide, de tenir la peine au niveau du crime. Tant qu'il sera permis de crier : Vive le czar ! nous crierons : A bas le czar !

LA CRISE

Commerciale, Industrielle et financière

(Suite)

Nous l'avons dit, nous le répétons, la crise actuelle est telle que le gouvernement lui-même est besogneux ; oui, l'argent lui manque aussi à lui (non pour envoyer des ambassadeurs au couronnement du fils du dynamité), mais pour payer ses instituteurs, ses employés subalternes, les gros bonnets ayant soin de pourvoir à l'avance contre la pénurie.

Oui, ce gouvernement en est à la recherche de la pierre philosophale, c'est-à-dire qu'il en est à éprouver le besoin de son existence, les cerveaux gouvernementaux à rares cavernes intellectuelles, sont fortement pressurés pour en faire jailir une idée neuve, un moyen efficace pour découvrir un trésor, et semblable à la sœur Anne de Barbe-Bleue ils ne voient rien venir, et les appétits budgétivores augmentent et une nouvelle tourbe s'apprête à se ruer sur ce pauvre budget.

Ah ! tenez, messieurs du gouvernement, nous sommes loin de vous désirer hors de ce bourbier vous le savez, nous aimerions mieux vous voir au diable que là cu vous êtes; mais pour une fois en passant les anarchistes peuvent bien se payer le malin plaisir de donner un conseil à leurs ennemis ; car vous êtes, vous n'en doutez pas, nos ennemis les plus avérés, oui, vous êtes de ceux dont nous avons résolu la suppression, puisque, pour nous, tout ce qui est autorité sous quelque forme qu'il se présente doit disparaître malgré tout cela ; nous voulons vous donner un conseil fructueux croyez-le bien, et qui, si vous le suivez, vous donnera ce que vous cherchez si anxieusement ; le voici ce conseil :

Vous avez besoin d'argent, même un besoin pressant; eh bien, soyez anarchistes un moment, et prenez-en où il y en a, sans autre loi que l'énoncé de vos besoins ; il y a bien d'autres coffres-forts que les vôtres que nous consentons encore à vous voir respecter : Mais, nous direz-vous tous les coffres-forts garnis sont frères, cousins, alliés, amis et nous ne pourrions décemment nous attaquer à eux.

Mais, triples ignares, puisque vous avez tout pris ailleurs, il faut bien vous résigner allons ! un effort..... Comment, vous ne voulez pas? Cela vous répugne? mais vous faites chaque jour plus sale besogne, mes maîtres, allons pas tant de bégueulerie ; que diable, agissez ! ou bien, il faudra que nous nous en mêlions. Ah ! si nous y mettons la main, nous vous garantissons qu'on s'en apercevra, car nous n'aurons pas vos scrupules nous, nous ne distinguerons guère dans notre œuvre, nous frapperons et d'estoc et de taille, à droite, à gauche, au centre, le bleu, le blanc, le rouge tout y passera, vous pouvez y compter, nous serons d'une impartialité absolue dans ce travail.

Tenez, tout bien réfléchi, c'est encore votre meilleur moyen, employez-nous à cette besogne, déchaînez-nous et la liquidation sera bientôt faite, nous aussi nous ferons des conversions de rentes et de curieuses allez, le 5, le 4 1/2, le 3 1/2, etc., tout cela sera mis dans un même panier, tout aura le même sort, nul ne sera favorisé, et cette opération sera moins onéreuse que la conversion du 5 en 4 1/2, les titres n'embarasseront par les porteurs et les rentiers ne craindront pas les voleurs nous l'affirmons.

Vous refusez notre concours ? Soit; eh bien, nous vous laisserons vous débrouiller dans ce pétrin dont vous ne sortirez pas sans y laisser vos plumes ; et comme en ce moment, en travaillant comme vous le faites, vous ouvrez les yeux aux plus aveugles, nous n'aurons garde de nous plaindre de ce concours inconscient, sans doute, que vous nous apportez malgré vous.

Non ! non ! continuez, faites mouvoir vos Jacomet et autres Camescasse. Doublez, triplez, centuplez le nombre des mécontents, vous augmentez aussi notre armée. Allez ! allez ! ne vous arrêtez pas le temps presse, vos victimes souffrent et languissent en nous criant délivrance ! nous entendons leurs voix et nous préparons l'heure solennelle de la justice.

Pendant que vous défaillez sous le poids de vos forfaits et de vos ignominies, nous, les travailleurs, nous sommes arrivés au point où l'esprit en éveil nous n'avons plus qu'à veiller sur vos fautes, nous ne pourrions que nous répéter dans nos conseils à nos frères en souffrance, il nous suffit d'activer, de multiplier notre propagande révolutionnaire, car aucune démonstration ne nous reste à faire pour assurer les travailleurs de leurs droits, de leurs forces et de la nécessité d'agir, nous ne pouvons que crier sans cesse : *Vienne l'heure du réveil général.*

Nous avons tant de fois démontré à tous les prolétaires combien étaient justes leurs revendications, combien ils avaient raison de réclamer leur part de jouissance, combien ceux qui se contentaient de peu, c'est-à-dire ceux qui consentaient à n'avoir que de quoi les empêcher de mourir de faim étaient coupables devant l'intérêt général, puisqu'en faisant ainsi ils augmentaient la force de leurs exploiteurs et restaient éloignés de l'armée révolutionnaire.

Nous avons tant de fois prouvé que vous, bourgeoisie, vous déteniez arbitrairement la fortune sociale au détriment de la masse travailleuse.

Nous avons si clairement indiqué les moyens de faire cesser cet état de choses que nous ne pouvons qu'attendre que vos exactions, vos ignominies aient forcé les résignés à venir à nous, et nous n'attendrons pas de longs jours, nous en avons la ferme espérance.

Tâtez donc le pouls au peuple producteur, bourgeois insensés, gouvernants affolés, et vous nous direz si son sang s'agite à l'écho de vos événements politiques ; vous nous direz s'il se passionne encore pour telle ou telle personnalité, pour telle ou telle aventure ; non tous les phénomènes sociaux qui se succèdent, il

ne les observe que pour compter les recrues qu'ils lui amènent.

Pénétrez donc dans les centres industriels et prêtez l'oreille aux réunions des travailleurs, vous entendrez leurs projets d'espérance, vous saurez alors qu'ils rêvent l'anéantissement de l'autorité sous quelque forme que ce soit, parce qu'ils savent bien que c'est là le boulet qui les rive à la misère.

Le travailleur rêve à un règne de liberté absolue, dans laquelle il voit le bonheur possible vrai, c'est-à-dire le travail attrayant comme la nature la créé, parce qu'il est pénétré du vrai rôle social qui lui est dévolu, parce qu'il comprend aujourd'hui que là il pourra avoir satisfaction à tous ses besoins, à ses caprices même, n'ayant plus ni maîtres ni parasites.

Vous savez bien, bourgeois insatiables, oui, vous savez bien que ce rêve se réalisera ; mais comme sa réalisation mettra vos privilèges à néant, vous vous dressez contre elle, il vous déplait de savoir qu'un jour vous reviendrez vous-même, c'est-à-dire que vous n'aurez plus d'or pour cacher votre nullité, pour maintenir votre suprématie, qu'il faudra vous résigner à paraître ce que vous êtes.... Rien... en un mot. Et cette pensée vous importune, trouble votre repos, vous vous irritez de votre impuissance à arrêter ce progrès, et vous lancez contre les courageux qui préparent ce moment votre horde gouvernementale ; mais en vain vous le constatez tous les jours, hélas ! Oui, oui, peine perdue, le flot monte, monte, il va vous envelopper, il bat déjà vos jambes qui flageollent sous ses coups, demain il vous engloutira et vous emportera dans les profondeurs du néant.

Ne riez pas de notre prophétie, il en sera ainsi, croyez-le bien, parce que nous le voulons, parce que les travailleurs ont tourné leurs regards vers cet avenir plein d'espérance.

Autrefois, les gouvernés, les corvéables à merci, avaient confiance en vous, et bêtement, passez-nous le mot, ils vous confiaient le soin de leurs intérêts, il suffisait à leurs yeux d'être riche, fabricant, financier, médecin ou avocat, pour avoir droit à leur confiance, il suffisait d'afficher un programme qu'on était résolu à renier pour capter les suffrages; mais aujourd'hui, que 35 années d'expérience et d'attente ont lassé leur patience et ouvert leurs yeux, les masses travailleuses ont résolu de faire leurs affaires elles-mêmes, elles se sont mises à l'œuvre, elles ont élevé leur courage à la hauteur de la tâche autrefois confiée à des incapables souvent, à des impuisants toujours.

Que peut-on leur demander à ces députés: autre chose que ce qu'ils ont fait. *Ils ont fait le mal, puisqu'il leur était impossible de faire le bien en dehors de la Révolution.* Que nos amis soient pénétrés de cette vérité, et qu'ils hâtent l'heure de la délivrance par une propagande incessante. La *Révolution*, là est le salut; oui ,le salut de l'humanité est dans la *Révolution*, seulement dans la *Révolution*.

ENTRE LOUPS

Les loups officiels d'Europe, contrairement aux autres se dévorent entr'eux. — Ceux qui exploitent l'Angleterre et l'Irlande montrent les dents à ceux qui opèrent en France. — Semblables aux assassins de grande route qui, après avoir assommé la victime s'en disputent les dépouilles, ces messieurs sont jaloux de leurs exploits.

Après l'escroquerie tunisienne, l'Angleterre s'empresse de bombarder et de piller Alexandrie. Les officiers français, ne voulant pas rester en reste, opèrent à Madagascar et au Tonkin les lauriers gagnés jadis par Palikao, lors du pillage du palais chinois. Si leur tonkinnade réussit, vous verrez que les loups anglais, qui commencent à grogner, voudront leur part du butin.

Ces gens-là pour couvrir leurs vols, appellent cela — coloniser — porter la civilisation — sauver l'honneur du drapeau — et autres phrases bêtes qui peuvent électriser les gogos, mais qui nous laissent absolument froids.

Le patriotisme tel que vous l'entendez, nous le méprisons profondément — et nous le remplaçons par le mot humanité. — Si le patriotisme existe, il est chez les gens qui défendent leur pays contre les envahisseurs et pas ailleurs.

Vous répandez, sans cesse, et avec raison, vos larmes de crocodiles sur l'Alsace et la Lorraine, et vous allez faire chez les autres ce que les prétoriens allemands ont fait chez nous. — Soyez donc logiques, mais non, le besoin d'arrondir votre sacoche vous fait perdre toute logique.

Il est à remarquer que presque toujours les voleurs armés ne s'attaquent qu'aux peuples qu'ils savent ne pouvoir se défendre.

Les populations asiatiques sont formidables en nombre, qui sait, peut-être un jour ces peuplades inofensives auront des armes perfectionnées, — gare alors à la vieille Europe, si l'idée de venir coloniser leur venait à leur tour ; au point de vue des compensations ce serait justice, quant au point de vue humain, nous ne le souhaitons pas; ce que nous appelons de tous nos vœux, c'est la révolte universelle du dirigé contre le dirigeant.

Il n'y aura véritablement de liberté pour les peuples, qu'ils soient Français ou Chinois, que le jour ou les armées comprendront qu'il n'y a qu'une seule guerre de légitime : la guerre à toute autorité, l'assaut à tout gouvernement.

Les Engrenages Capitalistes

(Suite)

Dans un précédent numéro, nous avons exposé simplement le fait révoltant d'un ouvrier ayant travaillé péniblement toute sa vie, afin d'élever modestement une nombreuse famille, repoussé avec mépris par les patrons chez lesquels il se présentait pour avoir de l'ouvrage, sous prétexte qu'il était trop vieux.

Ces faits sont assez nombreux et se renouvellent assez souvent pour insister; ils montrent aux exploités inconscients le sort qui tôt ou tard les attend, et à ceux qui, plus curieux, s'occupant de questions sociales à l'ordre du jour, la vérité de nos théories, l'irréfutable solidité de nos principes.

Pour bien comprendre le développement de nos idées sur les conséquences matérielles et morales, ainsi que l'indication des causes qui les produisent, il est nécessaire, comme dans tout problème à résoudre, de connaître à fond les termes que nous avons à comparer, c'est-à-dire de donner sur chacun d'eux des détails suffisants pour nous permettre de comprendre la combinaison des effets multiples qu'ils produisent et que nous attribuons souvent à des causes qui prennent leurs sources dans nos préjugés ou nos vices.

Nous avons deux termes à étudier, l'homme et le milieu de la société dans laquelle il vit. Nous n'avons pas ici à examiner l'homme sous tous ses rapports, ce qui serait trop long, mais nous pouvons déjà poser en principe que l'homme sans être méchant est essentiellement égoïste.

Tout prouve ces deux principes : la bonté et l'égoïsme de l'homme.

Cependant, quoique les hommes soient formés de matières semblables, il est facile de voir que tous n'ont pas le même degré de bonté et d'égoïsme. Or, comme une cause doit toujours être pareille à elle-même, il en résulte que ces deux principes, variant d'un individu à l'autre, ne sont que les conséquences d'une cause commune qui est facile à trouver dans la faculté de sentir ce que l'homme possède au plus haut degré.

En effet, pourquoi s'apitoyerait-on sur les souffrances de son semblable, si on n'avait soi-même la faculté imaginaire de reproduire par le souvenir des souffrances passées, qui vous poussent à plaindre et à soulager les souffrances d'autrui.

C'est dans la sensibilité que nous devons désormais chercher les lois naturelles qui doivent régir l'humanité. Qu'y a-t-il de plus égoïste en face d'une personne qui souffre qu'une personne qui n'a jamais souffert. Un enfant peut-il compatir aux souffrances d'une grande personne? non!

C'est donc bien entendu et personne ne pourra nous réfuter: la sensibilité est le grand facteur de l'humanité, c'est lui et lui seul qui combiné tour à tour avec des systèmes différents produit des effets si variés. Et cela est si vrai que depuis des siècles que règne le système que nous combattons actuellement, les mêmes conséquences, sous des noms et des formes diverses — mais ayant toujours le même fond —se sont reproduites par ce qu'elles avaient toujours les mêmes principes, c'est-à-dire la nature de l'homme et le système d'exploitation actuel dont nous souffrons et que nous analyserons, afin de montrer aux travailleurs de quel côté se trouve la vérité de ceux qui prêchent l'anarchie, ou de ceux qui font l'apologie des bienfaits de l'autorité.

La sensibilité cultivée forme l'homme sociable, et le contraire produit la brute.

L'un avant de s'emparer de quelque chose se demande si cette prise de possession ne portera pas tort à son semblable, et reste ainsi dans la limite de ses droits ; l'autre, au contraire, ne sentant que la jouissance que produit sur son être les plaisirs déjà acquis, cherche par tous les moyens possibles à accaparer ce qui paraît lui promettre de nouvelles jouissances, et la fureur du plaisir l'aveuglant, il laisse sur sa route, comme un sanglier blessé, de nombreuses victimes.

Malheureusement, le nombre de ces derniers est beaucoup plus grand qu'on ne le croit ordinairement, et il arrive fatalement que la prise de possession ayant des limites, les brutes se livrent entre elles à une lutte acharnée, qui se termine toujours par la dépossession des vaincus et leur remplacement par les vainqueurs ; ce sont là des principes généraux qui s'appliquent facilement sur tous les cas qui se présentent à nos yeux.

Aussi, voyons-nous dès les premiers pas que les hommes firent, la présence de la sensibilité qui à mesure de son développement a modifié le système d'exploitation pour nous le faire parvenir à travers les âges tel que nous le voyons aujourd'hui.

Nous pourrons suivre la vérité de ces principes, dans toutes les histoires anciennes et modernes, mais pour le moment revenons à notre sujet : les conséquences immédiates résultant de l'isolement et de l'insécurité où se trouve l'homme dans la société actuelle. L homme, dès que la raison, qui est aussi une des conséquences de la faculté de sentir, commence à se développer chez lui, abandonne le cercle étroit de ses connaissances primitives et jette autour de lui, aussi loin que ses moyens d'investigation le lui permettent, le réseau de sa curieuse imagination.

Tout ce qui est nouveau est beau.

Voilà l'impression produite sur le cerveau de l'homme par les objets qui tombent sous les regards de sa sensibilité. Il s'extasie, il est émerveillé et il ne se lasse par d'admirer, mais peu à peu il se blase et il considère les objets non pas au point de vue de leur beauté, mais de leur utilité.

Le bleu profond du ciel ne le fait plus rêver, et si quelquefois il le regarde c'est pour y lire si sa couleur n'est pas l'indice d'un orage ou d'une tempête. Le murmure des flots ne produit plus sur lui ce charme indéfinissable, et il n'éprouve plus que la crainte de voir les objets qu'il a confiés au caprice de leurs vagues tumultueuses, périr dans une de ces tourmentes qui remuent si puissamment le cerveau du poète.

Enfin, à force de faire passer sous son examen tous les sujets qu'il peut s'approprier, il arrive à rapprocher, à comparer les objets par rapport aux autres, et il parvient par ce moyen à se former de l'ensemble des choses dont il se sent entouré, des idées dont la réalité, la justesse sont proportionnelles avec les connaissances acquises de l'individu.

(A suivre.)

LA PROPRIÉTÉ

(Suite)

Mais cette Révolution, qui, malgré tout fut un progrès pour l'époque, allait avoir par la suite des résultats bien plus néfastes; avant la Révolution, les situations étaient nettes, quand le peuple se révoltait, il courait sus à ses exploiteurs ; aujourd'hui, s'il fait une Révolution, c'est pour se donner de nouveaux maîtres en perdant de vue son véritable ennemi, le capital ; avant la Révolution, le paysan, forcé de travailler pour un maître insatiable, auquel il appartenait lui-même, ne pouvait avoir d'autre espoir de se débarrasser de son esclavage, qu'en se débarrassant en même temps du maître, et chaque fois qu'il se révoltait courait sus au château, y mettait le feu, et en pendait aux créneaux le châtelain, s'établissait en maître sur le terrain arrosé de ses sueurs ; la bourgeoisie de 89, en lui laissant entrevoir la possibilité de devenir possesseur à son tour du morceau de terre qu'il cultive, en morcelant cette propriété en petits lopins qui le rendent aussi esclave que du temps où il travaillait pour le seigneur, forcé qu'il est de travailler pour payer l'impôt que prélèvent sur lui l'État, l'usurier qui lui a avancé l'argent nécessaire à l'achat du terrain qui le rendait propriétaire, a autant de sangsues qui le sucent jusqu'à la moelle ; la bourgeoisie donc, par ses prétendues réformes, lui a mis au cou une chaîne dont il sent le poids, mais dont elle lui a dérobé la nature pour qu'il ne puisse la briser, et en lui mettant cette idée au cerveau : de devenir à son tour propriétaire par son travail, l'a rendu conservateur de l'état de choses actuel, en lui dépeignant les ouvriers des villes comme des partageux, et en les lui faisant prendre en haine, lui qui n'a rien à partager.

Le travailleur des villes, de son côté, aveuglé par les flagorneries dont elle l'abusait, aveuglé du reste par tout un passé d'autorité, d'ignorance et de préjugés, se payait facilement des mots qu'elle lui donnait à profusion, pendant qu'elle l'envoyait se faire massacrer aux quatre coins de l'Europe, aux grands mots de : guerre aux tyrans, liberté, égalité, fraternité, elle s'emparait du pouvoir où elle s'occupait de le river sous le joug, en désarmant les sections qui lui avaient tenu les piques dans les reins, et l'avaient forcé à accepter la plupart des mesures révolutionnaires dont elle s'énorgueillit aujourd'hui ; pendant que le peuple versait généreusement son sang sur les champs de bataille, en croyant combattre pour l'émancipation des peuples, la bourgeoisie, elle, spéculait et arrondissait de plus en plus son coffre-fort, en tripotant dans les fournitures pour l'armée, jusqu'à ce que soûle de pouvoir, avachie par la fortune et ayant toujours peur des travailleurs qu'elle sentait frémir sous sa main, se lançait de réaction en réaction ; elle prépara la voie au bandit qui, pour satisfaire son ambition, devait lancer la France dans une série de guerres interminables, jusqu'à ce que, épuisée et mourante, elle vint tomber sous le talon de ses anciens maîtres.

Dans les événements qui suivent, la propriété reste ce que l'avait faite la Révolution de 89, et nous laisserions toute cette période de côté, si nous ne devions y trouver la preuve de ce que nous avons avancé plus haut, en disant que la bourgeoisie, en faisant briller aux yeux du peuple les réformes politiques, comme une panacée à ses souffrances, n'avait eu d'autre but que de lui faire perdre de vue les moyens de s'émanciper en le lançant à la conquête de réformes illusoires, et faire tourner à son profit toutes ses tentatives d'affranchissement ; et en effet, si nous jetons les yeux sur toutes les tentatives de révolte ou de révolution accomplies par les travailleurs depuis 89 jusqu'à nos jours, nous le voyons se battre pour renverser des maîtres, pour en mettre d'autres qui ne l'opprimèrent pas moins, une fois en place, et nouveau Sisyphe, rouler le rocher des révolutions toujours et sans cesse, sans se trouver plus avancé à la dernière qu'à la première.

(A suivre.)

CHRONIQUE LYONNAISE

Salle de l'Elysée, rue Basse-du-Port-au-Bois, samedi 16 juin, à 8 heures du soir, grande réunion publique et contradictoire sur la loi des récidivistes, sur l'abrogation de la loi sur l'Internationale, sur la dépopulation et le droit à l'existence.

Orateurs inscrits : Fargeat, Tricot, Jullien, Ramé, Tivallier.

Il sera perçu 0,15 c. d'entrée pour les frais de la salle.

***

Appel à la Jeunesse Révolutionnaire

Citoyens,

Après douze ans d'une politique néfaste et trompeuse, dont tous les effets ont été d'endormir le peuple d'un sommeil léthar-

gique, de le diviser en autant de fractions qu'il y a de factions gouvernementales, afin de permettre à la bourgeoisie de le mieux dominer, après mille exemples donnés par la réaction de diverses nuances, de sa toute puissante force unique, homogène et concentrée, il semblerait depuis environ quatre années que le parti de la révolution est parvenu à se reconstituer et se donner une impulsion nouvelle, qu'il va rentrer dans les mêmes errements de division, suivre la même tactique dissolvante que par le passé, errements et tactique qui lui furent toujours funestes.

Remontons à cette période pendant laquelle vécut et fut assassinée la Commune de Paris, constituée par le seul élément propre et intéressé à son triomphe, le Peuple ; examinons froidement les deux forces ennemies et souvenons-nous que ce qui organisa la victoire de la réaction fut la concorde, son ensemble d'action, et ce qui plus est, la défense d'intérêts solidaires ; que ce qui organisa la défaite du peuple furent les factions et son manque de cohésion, de ce côté-là, les intérêts n'étaient-ils donc pas également solidaires.

Cette terrible défaite doit-être une leçon, citoyens, le prolétariat l'a, ce nous semble, payée assez cher, et il n'a pas tous les jours 35,000 de ses meilleurs enfants à jeter en pâture à ses ennemis pour apprendre à se mieux conduire; la bourgeoisie dans toutes les grandes situations où son existence est en jeu, se montre à nous une et indivisible, c'est pour elle la condition du triomphe, soyons un et indivisible, cette loi est la même pour tous, sachons que nous ne sommes pas nés dans cette société que nous rêvons et sur laquelle il est permis d'avoir bien des conceptions variées, mais sachons que nous vivons dans un milieu vicieux, corrompu, dans lequel tout est prostitué aux passions les plus viles, aux sentiments les plus dégradés, milieu que nous voulons anéantir, sachons voir que ce milieu est maintenu par une force qu'il importe de briser dans la main de nos ennemis, et la diriger contre eux.

Citoyens,

Nous nous adressons aujourd'hui aux jeunes gens, car nous voulons essayer de grouper cet élément, force vive et active de la Révolution, qui généralement sent la nécessité de la guerre ardente contre l'ennemi commun, sans être déjà rompu à la lutte souvent mesquine des partis.

Une commission d'initiative s'est constituée, afin d'organiser en un faisceau compact tous les citoyens de 18 à 25 ans, qui dévoués à la cause de l'égalité de fait, sans que pour cela bien entendu, ils soient obligés d'abandonner leurs façons de voir, veulent la victoire et les conditions nécessaires quelle entraine, c'est-à-dire la guerre sans trêve ni merci, sur tous les terrains où ils pourront frapper les ennemis du peuple, jusqu'au triomphe définitif, jusqu'à la conquête de l'Egalité.

Nous espérons que, comprenant l'urgence de l'appel que nous vous adressons, et pénétrés de la tâche qui incombe à la Jeunesse, qui, dans tous les mouvements révolutionnaires, en représente l'énergie la plus inflexible, vous viendrez en grand nombre affirmer votre solidarité à la lutte révolutionnaire, et adhérer à la jeunesse révolutionnaire, titre que nous avons cru devoir prendre afin de ne blesser aucune susceptibilité, même doctrinaire, par un titre plus restreint, car tous nous devons être unis par les derniers cris de combat du prolétariat, ces cris de lutte violente qui jetèrent et qui jettent l'effroi et le désordre dans le camp de la bourgeoisie.

Vive la Commune!

Vive la Révolution!

Les adhérents et les citoyens de 18 à 25 ans, qui désireraient adhérer à la *Jeunesse Révolutionnaire*, sont priés d'assister à la réunion qui se tiendra le lunai 18 juin, à 8 heures précises du soir, chez le citoyen Goutard, rue Garibaldi, 108.

***

Un lâche

Vous avez tous pu lire dans *Lyon Tartuffe*, *le Progrès au mal*, etc., les détails d'une rixe sanglante à Perrache, donc inutile de les raconter; ce que nous avons à constater, c'est qu'un travailleur a été assassiné par un mouchard qui a nom Maurice, il n'est pas besoin de dire que la presse chante son courage, et déjà l'on peut apercevoir qu'il sera bombardé d'un poste élevé. Allons, mouchards, continuez à assommer, fusillez les ouvriers, et la patrie gouvernementale vous transportera au Panthéon de l'assassinat.

Nous clouons au pilori de la honte cette brute qui n'a d'autre force que le revolver et le casse-tête pour la défense de ceux que l'on appelle : traineurs de cocottes.

Nous nous proposons de revenir sur ce sujet.

Correspondance Internationale

Compagnons de *La Lutte*,

Prolétaire aux mains blanches, il m'arrive souvent de passer quelques heures à la bibliothèque publique; aujourd'hui, en ouvrant le catalogue, voici ce que je lis :

« *Recherche des causes de la richesse et de la misère des peuples civilisés.* »

On me donne le livre et j'ouvre la première page :

« *Application des principes de l'économie politique et des calculs de la statistique au gouvernement de l'Etat, dans le but de trouver* (faites bien attention compagnons) *les moyens d'assurer sa stabilité et sa force, en assurant le bonheur* (ironie!) *du peuple et sa tranquillité.* »

Ce bijou est de la plume de (feu) M. le baron de Morogue, membre du conseil général du département du Loiret.

Inutile de vous dire que je ne veux pas suivre *le baron* dans ses chiffres statisques, et me borne seulement à relever une phrase dans l'introduction de son livre, pour la jeter à la face de nos bourgeois exploiteurs.

Voici la phrase :

« Les besoins matériels et physiques « de tous les hommes ont pu être mieux « satisfaits; leur existence par cela seul « a pu devenir plus longue et mieux « assurée; mais la condition des gens « du peuple s'éloigne sans cesse d'avan- « tage de celle des riches... »

Le cœur, se soulevant de dégoût, je ferme l'ignoble bouquin pour faire la réflexion suivante :

Donc, c'est bien vrai que les barons d'hier, aussi bien que l'infâme bourgeois d'aujourd'hui, considèrent « *les gens du peuple* » comme race inférieure qu'il faut gouverner, la tenir en respect, ne lui laisser aucun *droit*, mais par contre le *devoir* de travailler *toujours*, produire *toujours*, *toujours* courber le front vers la terre, la baigner de sueur et en sortir de ces viscères toutes les richesses *nécessaires* à nos maîtres pour se goinfrer dans un *dolce far niente*.

Frère de la campagne ! As-tu enfin compris ton rôle, c'est-à-dire le rôle que tes maîtres t'on fait jouer et te font encore jouer aujourd'hui? C'est celui de la brute, celui de l'esclave, et, quand on t'accorde un morceau de pain noir (toi qui récolte le blanc pour eux) et de l'eau (toi qui vendange le bon vin toujours pour eux, les brigands), tu es comparé à la vache, qui, sans un peu de paille et de foin, ne pourrait fournir son lait.

Frère paysan! rentre dans ta dignité d'homme libre ! la terre que tu travailles est à toi ; et lorsqu'on viendra pour te prendre le produit de tes labeurs, défends-toi par tous les moyens qui sont en ton pouvoir !

Compagnon de la campagne ! il y a un autre bien que l'on veut te prendre au nom de la Patrie, c'est ton fils lorsqu'il aura vingt ans ; eh bien ! au lieu de te le laisser prendre, mets-lui un fusil en main et toi avec lui, repoussez les envahisseurs, les voleurs d'enfants, fais-toi justice, ce sont des chiens enragés, il faut les tuer!

Ce jour-là, compagnon, la bourgeoisie aura existé !

Tribune Révolutionnaire

Nous avons reçu de nos amis de Paris la déclaration suivante, relative au Congrès de l'Agglomération parisienne, qui s'ouvre dimanche 17 courant.

« Considérant que le Congrès dit de l'Agglomération parisienne ne peut offrir aux anarchistes aucun sérieux moyen de propagande, puisque son public, forcément restreint ne sera évidemment composé que de membres des groupes représentés et délégués investis d'un mandat defini absolument hostile aux idées anarchistes;

« Considérant que les organisateurs de ce Congrès, en invitant les divers groupes révolutionnaires à y assister avec une aménité trop peu dans leurs habitudes pour ne point être intéressée, n'ont eu en vue que de grossir aux yeux du public le nombre infime de leurs adhérents, et que les anarchistes ont un intérêt immédiat à ne point servir ainsi bénévolement d'instruments de popularité à ceux qui, quoi qu'ils en disent, sont leurs plus acharnés adversaires ;

« Considérant que les anarchistes ne sauraient établir une plus grande différence entre les « impossibilistes » de l'Agglomération parisienne et les « possibilistes » de l'Union fédérative qu'ils n'en établissent entre les diverses fractions politiques de la classe conservatrice ; qu'ils connaissent trop, au surplus, les rivalités mesquines et les ambitions inavouables causes de cette scission autour de laquelle on a tant mené tapage, pour jamais prêter la main à une distinction qu'ils considèrent comme préjudiciable aux véritables intérêts révolutionnaires ;

Considérant que les anarchistes, ennemis nés de toutes les institutions gouvernementales, comme de tous leurs produits directs ou indirects, se refusent à voir dans les organisateurs du Congrès de la salle Baudin, dont la pratique se réduit aux vieilles mystifications du suffrage universel et des réformes plus ou moins pratiques — autre chose que de vulgaires plagiaires des basses œuvres bourgeoises, et conséquemment non des contradicteurs révolutionnaires, avec lesquels la discussion peut-être possible, mais des adversaires, des ennemis dont ils auront à se débarrasser au premier jour de la prochaine période révolutionnaire ;

« Considérant que les anarchistes ont surtout en vue le développement sans limite de l'initiative individuelle chez les travailleurs, principalement en ce qui touche l'action révolutionnaire, et qu'ils ne doivent, par cela même, jamais pactiser avec les partisans d'une « discipline de fer » ou d'une pseudo « dictature de classe » se résumant en la domination de quelques théoriciens de contrebande et de quelques tribuns de pacotille ;

« Considérant, en outre, que les anarchistes sont trop instruits des leçons de l'expérience de tous les jours pour jamais se laisser prendre au mirage des majorités de rencontre qui servent à formuler des résolutions dont la caractéristique particulière et de n'être exécutée par personne, tout en possédant l'inappréciable avantage de créer de déplorables scissions parmi les déshérités de la société bourgeoise ;

« Considérant enfin que les anarchistes ont plus sérieuse besogne à accomplir que d'aller perdre leur temps en de stériles parlottes, véritables conférences Molé à l'usage des farceurs du prolétariat en quête de sinécures et de privilèges, et où les caractères ne font que s'émasculer et les énergies s'anéantir;

« Pour ces raisons et pour bien d'autres encore dont le peu d'importance du sujet rend inutile l'énumération, les auteurs de la présente déclaration font savoir aux organisateurs du Congrès de l'agglomération parisienne qu'ils ne prendront aucune part à leurs travaux, et ils saisissent l'occasion qui leur est offerte pour engager tous les travailleurs soucieux de leur dignité et conscients de leurs intérêts à ne pas aller se commettre avec les derniers partisans du gouvernementalisme et de la Révolution sur commande, et à mettre en pratique l'opportun conseil de ceux-ci mêmes : « Assez de parlottes, assez d'agitations stériles», en y ajoutant toutefois ce corollaire naturel : Place à l'action !

Les déchireurs d'affiches

Nos amis de Roanne avaient affiché quelques jours à l'avance la conférence donnée dimanche dernier par les compagnons Tricot et Ramé.

Les sujets à traiter étaient *Anarchie* et *Révolution*.

Il parait que ces mots n'eurent pas le don de plaire au mouchard en chef de la localité, car on vit deux de ses agents — ivres il est vrai — lacérer les affiches avec leurs sabres.

Ces deux sergots, dont nous regrettons de ne point connaitre les noms — ce dont il faudra nous occuper — n'auraient bien certainement pas montré autant de bravoure si au lieu de simples affiches ils eussent eu devant eux nos amis.

Notre correspondant ajoute que s'il avait été sûr que ces roussins n'avaient pas le droit de déchirer les affiches il s'y serait opposé, avec le concours d'une trique.

Mais non, personne n'a le droit d'enlever ou de détruire une affiche collée selon les formes légales, ainsi à l'avenir allez-y de la trique, camarade, et à tour de bras; car rien n'est dur comme la peau de ces lâches fainéants.

PETITE POSTE

Compagnon Lemercier, à Lyon: Prière de passer au bureau du journal, samedi 16 ou lundi 17 juin, de 8 à 10 heures du soir.

Le citoyen victime d'un acte de brutalité de la part d'un capitaine du 75e de ligne, est prié de passer au bureau du journal, tous les soirs, de 8 à 10 heures.

SOUSCRIPTION

Ouverte dans le journal la Lutte *pour les détenus politiques.*

Report des listes précédentes ..	209	10
Collecte à Amélie-les-Bains.....	1	»
Collecte faite salle de la Perle, le 2 juin.....	10	90
Les anarchistes roannais.....	5	10
Frénéas.....	1	»
Le groupe *les Indignés*, de Vienne.	6	»
	233	10
Versé à la commission de répartition.....	5	»
Total.....	228	10

SOUSCRIPTION

Pour soutenir le journal la Lutte

Report des listes précédentes .	73	15
Une collection de l'*Etendard*.....	2	60
Un révolutionnaire.....	1	»
Les révolutionnaires de St-Chamond	»	50
Baudry.....	»	50
Vente collection de l'*Etendard* et du *Droit social*, tous frais payés....	4	10
Excedent d'écho entre révolutionnaires de Villequier, versé par Bon grand.....	2	»
Jaricot	»	50
Total.....	84	35

La Société au lendemain de la Révolution.

L'avenir du Socialisme.

L'organisation de la propagande révolutionnaire.

La Révolution et la Jeunesse.

Sont en vente à la librairie PÉRIÉ, à Nimes (Gard) et chez tous les dépositaires de la *Lutte*, à Paris.

VIENT DE PARAITRE

Chez tous les Libraires et Marchands de journaux

LE PROCÈS DES ANARCHISTES

Devant la Police correctionnelle et devant la Cour d'appel

Interrogatoire et défense de chaque accusé, *in extenso*

Cet ouvrage forme un volume grand in 8° de plus de 200 pages.

Prix : 1 fr. **25** c.

Au bénéfice des familles des détenus politiques.

Pour les demandes, s'adresser :

Pour Lyon, au bureau du journal *la Lutte*, rue de Vauban, 26;

Pour la province, au citoyen Louis Chautant, rue de Penthièvre, 1, Lyon.

Le Gérant : MOREL.

Imprimerie Nouvelle, rue Ferrandière, 52
(Association syndicale des Ouvriers typographes)